Hommage au professeur Daniel Christoff

Autor(en): **Piguet, J.-Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1985)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870563

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HOMMAGE AU PROFESSEUR DANIEL CHRISTOFF

L'auteur, d'entente avec les rédacteurs, a tenu à laisser à cet hommage écrit, et largement remanié, le caractère oral de l'allocution qu'il avait prononcée lors du dîner d'adieux du Professeur Christoff.

Mon cher Daniel,

Veuillez remarquer, pour commencer, que c'est la première fois qu'en public je prends la liberté de vous appeler par votre prénom. Il y a là déjà un signe, discret mais réel, d'un sentiment que vous n'avez jamais cessé de créer en autrui: le sentiment, quasi kantien, du respect, d'un respect devant l'une de vos qualités majeures: la force morale, celle qui anime du dedans les esprits élevés.

Car enfin ce n'est pas d'hier que nous nous connaissons. J'ose à peine dire qu'il y a presque quarante ans que nos destinées se croisent en intensifiant entre nous, chaque fois un peu plus, le sentiment de l'amitié. La première fois que nous nous sommes vus, c'était (vous en souvient-il?) à Miremont, en 1946, autour de votre table familiale. Puis c'est ensemble que, peu après, nous sommes allés une fois rendre visite à notre maître commun de Bâle, Paul Haeberlin. Vous étiez alors privat-docent à Genève. Plus tard je vous rendis visite à Sarrebrück, où vous vous consacriez, pour la première fois je crois, à un enseignement universitaire professoral complet. Enfin vous avez été installé comme professeur à Lausanne, quittant définitivement votre enseignement au Collège de Genève. C'est quelques années après que je quittai Lausanne pour Saint-Gall, d'où vous m'avez fait revenir en 1973.

* * *

Vous êtes, mon cher Daniel, philosophe, et vous avez été professeur.

Votre pensée philosophique est originale. Elle est profondément originale. Je veux dire que votre originalité n'apparaît pas toujours dans le détour extérieur de vos phrases; discrète, elle se cache, et je crois bien que vous aimez assez la cacher un peu. Elle fait songer à la substantifique moelle de Rabelais: il faut y mettre quelque ténacité pour éviter de la manquer.

C'est que, et vous le savez assez, n'être qu'original n'est pas très difficile à qui maîtrise absolument (et c'est votre cas) les roueries du langage philosophique spécialisé: il suffit alors de ne point s'achopper à quelque grand sujet où la matière puisse démentir les assertions.

Que vous êtes profondément original se voit donc eu égard aux thèmes que vous avez abordés. De grands et beaux sujets, en vérité, sur lesquels bien des génies du passé se sont exercés: le temps, les valeurs, et finalement, et surtout, la liberté.

Je viens de relire votre *Recherche de la liberté*. Livre admirable, toujours suggestif, et comme, si j'ose dire, «collé» à votre propre âme, si bien qu'en vous écoutant parler de la liberté on vous entend, vous, dans les tréfonds de votre personne.

J'ai réouvert aussi *Le Temps et les Valeurs*, qui date d'avril 1945, car il y a beaucoup d'intérêt à lire le passé à la lumière du présent. Or vous montrez, dans ce livre de 1945, que nos actions (y compris la connaissance, qui est pour vous une action) ont pour but et condition la création et la reconnaissance des valeurs. Et «le trait commun, dites-vous (p. 143), de toutes nos actions [...], c'est à la fois l'intention et l'effort qu'elles exigent de nous». Ce trait commun, vous le définissez (p. 144) comme une *promesse*, «qui fait la synthèse de la volonté et de l'intention». Or, demandez-vous (p. 145), «qu'est-ce que cette synthèse sinon le temps de la conscience?» Temps rugueux, il est vrai, discontinu, qui ne cesse de manifester une «faille» — faille consciente mais «rebelle à la pensée et résistant à la conscience» (p. 151): faille de l'instant (celle du futur immédiat), qui limite absolument mon individualité.

Me trompé-je? C'est cette même faille «en moi» que, dix ans plus tard, vous retrouvez entre autrui et moi.

Dans la *Recherche de la liberté*, en effet, vous commencez par distinguer, afin de les récuser, deux recherches dont l'objet est la liberté: celle qui, prenant appui sur les œuvres produites, dégage les processus de libération, et l'autre, qui vise une liberté origi-

naire et fondamentale (et fondamentale aux deux sens du terme: liberté métaphysique et existentielle), mais liberté comme sise en deçà des œuvres et sans laquelle aucune œuvre humaine n'aurait jamais vu le jour.

Une telle distinction, à mes yeux, est déjà originale comme telle: elle affronte d'un côté l'histoire de l'humanité avec tous ses produits libres, et, d'un autre côté, l'existence individuelle, repliée sur sa liberté vécue, fondement métaphysique ou existentiel, mais fondement inaccessible. En un mot, d'un côté Hegel et le devenir de l'esprit, et de l'autre une liberté absolue, pur être transcendant, ou, chez Sartre, pur néant d'être.

On aurait pu, à ce moment de votre analyse, s'attendre à une synthèse facile. Mais non: à une distinction originale, vous avez tenu à chercher une synthèse nouvelle. Et vous la trouvez, cette synthèse, non pas dans le concept, mais dans la réalité d'autrui. Dans *Le Temps et les Valeurs*, la temporalité de l'existence et l'attente ambiguë du futur étaient le fondement de la valorisation; et maintenant, dans *Recherche de la liberté*, c'est la projection dans le monde, par autrui, de ses propres valeurs qui, en même temps, fait obstacle à mon existence et génère ma liberté. L'autre que moi cesse donc de n'être que l'obstacle à ma liberté: c'est lui qui au contraire la déclenche, la «catalyse», dirais-je. Celui en qui se réalise ma propre liberté n'est plus moi, mais devient autrui.

Mais pourquoi ne pas vous donner ici la parole? Vous dites ces choses mieux que je ne le fais.

«Ce n'est pas en moi d'abord, écrivez-vous, mais en autrui que je rencontre la liberté» (p. 186). Et vous précisez: cette liberté que je rencontre, c'est la mienne. «Comprendre une autre liberté, dites-vous en effet (p. 147), [est] le signe le plus profond de ma propre liberté». Et vous pouvez alors conclure par cette admirable formule: «La liberté ne se possède pas, elle ne s'acquiert pas, elle *est*. Mais elle est autrui.» (p. 209) Ou mieux encore, vous dites dans une sentence lapidaire, de celles dont, à mon gré, vous n'usez pas assez: «Ma liberté est toujours toi.»

* * *

Comme professeur, Daniel Christoff, vous avez allié deux qualités souvent, hélas, trop séparées. Il y a en effet des maîtres qui savent tout, véritables encyclopédies du savoir, mais qui, en revanche, pensent assez peu; et il y en a d'autres qui ne cessent jamais de penser et s'entendent parfaitement à susciter la

réflexion des autres, mais qui ne savent pas grand-chose. Votre mérite insigne a été à cet égard de servir ces deux idéals, en les poussant chacun aussi loin que possible, et en les animant de l'intérieur, servi que vous étiez aussi par l'originalité de votre propre philosophie.

Pour vous, dirais-je d'emblée, tout se voit toujours remis en question. Certains systématisent, d'autres se perdent dans l'accumulation des détails. Vous, vous problématisez. Cette haute qualité philosophique (je le dis en passant) a pu aussi vous jouer des tours, dans la vie pratique, quand il s'agit moins de réfléchir à un problème que de le trancher par une décision.

Mais en même temps (et c'est cela qui est très exceptionnel) vous savez un nombre incroyable de choses; vous portez en vous une quantité stupéfiante de renseignements. Et vous savez tout cela de source sûre: nul ne vous met en défaut à cet égard. Il serait toutefois faux de comparer cet aspect de votre science à une «banque de données». Car chez vous, ce savoir n'est pas de l'érudition; il est l'une des formes de votre immense culture. On croit en effet parfois que la culture est réservée au présent, et que le passé est affaire d'érudition. Vous êtes un exemple frappant qui dément cette croyance naïve. Votre culture n'est pas faite d'un banal «rien de ce qui est humain ne m'est étranger», banal parce qu'il aplatit tout dans un vague instant de réflexion synchronique. Pour vous, rien de ce qui *a été* humain ne vous est étranger. Vous avez du reste trop réfléchi sur le temps et la temporalité pour ôter à l'humanité sa dimension historique, du passé à vous, et de vous vers l'avenir — vers l'avenir de vos étudiants.

* * *

Vos étudiants, en effet, ont été la fontaine de jouvence à laquelle vous n'avez cessé de vous abreuver. Vos qualités philosophiques, c'est pour eux que vous les avez développées, bien davantage que pour vous assurer des prestiges: publications (les vôtres seraient plus nombreuses que je m'en réjouirais), prix, honneurs, vanités du monde que vous n'avez jamais recherchées.

A l'égard de vos étudiants vous avez surtout été un professeur rempli de sollicitude. Vous avez vraiment porté leurs soucis. Je dirais même: parfois d'une manière un peu encombrante. J'en connais qui, entrés chez vous pour quêter un renseignement, en sont ressortis ployant sous le poids de tous les livres que, généreusement, vous leur prêtiez. Au fond vous avez été pour vos étu-

diants un «compagnon», au sens où ce mot se dit, entre deux ouvriers, de celui qui aide l'autre.

Et maintenant vous quittez la Faculté. Serait-ce dire que vous quittez les étudiants? Non point. Car eux ne vous quittent pas, je le sais. Vous ne les perdez donc pas. Ils iront à vous. Ils affermiront leur liberté en affrontant la vôtre.

Et vous, je le sais aussi, vous serez toujours là pour les accueillir. Qu'en ferez-vous? Je le sais aussi. Vous les amènerez à faire comme vous, c'est-à-dire comme Platon: à se tourner avec l'âme tout entière vers la vérité.

J.-Claude PIGUET.